

#MeToo: le musée Picasso prend le minotaure par les cornes

Alors que la vague #Metoo entend faire jour sur la violence sexiste du peintre, l'institution parisienne lance un grand chantier de réflexion politique et historiographique sur l'articulation entre l'homme et son œuvre.



«Les femmes qui pleurent sont en colère n°5» d'Orlan s'insérant dans une galerie de portraits post-cubistes, mettant en scène une nouvelle série de self-hybridation de l'artiste avec le peintre. (ADAGP)

par [Claire Moulène](#)

Libération, publié le 5 juin 2022 à 6h29

«*Je voudrais vous présenter une jeune peintre.*» Printemps 1943, Pablo Picasso, 62 ans, vient de rencontrer Françoise Gilot, alors âgée de 21 ans. Celui à qui l'artiste veut présenter cette jeune fille en fleur qui écume déjà la scène artistique parisienne, c'est Henri Matisse. «*Je vais faire son portrait*», propose immédiatement ce dernier qui, visiblement, fait peu cas de la pratique artistique de sa jeune consœur mais projette sur ce visage inspirant un filtre bleuté et une chevelure vert forêt. «*A ce moment-là, Picasso n'avait pas encore fait mon portrait et il n'a pas du tout aimé cette idée*», s'amuse, un demi-siècle plus tard, Françoise Gilot dans une interview donnée à un critique d'art américain. Aujourd'hui âgée de 101 ans, la peintre – dont une des œuvres a été vendue pour la coquette somme d'1,7 millions d'euros l'an dernier – s'était exilée aux Etats-Unis dans les années 60 suite à la vendetta du peintre et père de ses enfants, et la publication de *Vivre avec Picasso* qui lui valut les foudres de la critique française.

A l'époque, le couple, donc, ne reviendra pas immédiatement rendre visite à Matisse. Picasso s'est empressé de faire, le premier, le portrait de Françoise en *Femme-Fleur* (1946), tableau resté célèbre et dont le modèle en personne souligne qu'il respecte justement la chromie indiquée par Matisse. «*C'était une sorte de jeu entre eux*», conclut Françoise Gilot, seule survivante aujourd'hui des huit compagnes de «*Barbe bleue*», comme elle aimait à nommer Picasso.

Une forme d'impensé intolérable

L'épisode à lui seul en dit long sur le sujet qui nous intéresse aujourd'hui. Sur le «boys club» qu'a dénoncé [Julie Beauzac](#), créatrice du podcast *Vénus s'épilait-elle la chatte*, [dans l'épisode très écouté consacré à Picasso](#). Mais aussi sur le cas d'école que représente cet artiste mondial, réputé pour sa violence envers les femmes de sa vie et dont la vie amoureuse est inextricablement mêlée à l'œuvre, au point que la «*périodisation picassienne*» (pour reprendre le jargon des historiens de l'art) se confond avec la chronologie de ses rencontres et de ses ruptures. Chez la décapante humoriste australienne Hannah Gadsby, cela donne : «*Picasso n'a jamais rien fait d'autre que de se mettre un kaléidoscope sur la bite.*» Avec Lisa Small, Gadsby sera l'une des curatrices de l'exposition consacrée à Picasso et les femmes organisée par le Brooklyn Museum en 2023 à l'occasion des 50 ans de la mort du peintre. Preuve que le sujet est brûlant, le musée refuse pour l'instant de communiquer sur cette expo qui promet quelques débats.

Dans *Nanette*, son show cinglant racheté par Netflix, Hannah Gadsby aligne sans ciller Pablo Picasso, Harvey Weinstein et Roman Polanski. Une façon comme une autre de pointer du doigt une lignée qui hérite, se coopte et se reproduit dans une forme d'impensé intolérable aujourd'hui aux yeux de beaucoup. Carton d'audience (250 000 auditeurs), le podcast de Julie Beauzac, lui, est né dans la douleur et a suscité pas mal de critiques chez les spécialistes qui lui ont reproché des approximations. «*Mais, au fond, ce qui a été le plus éprouvant, c'est de se rendre compte de la profusion des témoignages et de leur convergence*, explique la réalisatrice. *Tout le monde savait et cela a été occulté par le fameux processus de glorification. Quand on voit que Polanski a reçu un César on se dit que les choses n'ont pas beaucoup évolué depuis soixante-dix ans.*»

«Spéculations malveillantes sur les réseaux sociaux»

Aujourd'hui, c'est donc la question de la fabrication du mythe Picasso, et du versant moins glorieux de ce récit, qui fait débat alors que les musées font preuve depuis quelques années d'une certaine agilité : en direction d'une meilleure (re)connaissance des personnages invisibilisés, les femmes au premier chef ; en faveur d'autre part d'une certaine auto-critique qui consiste, non pas tant à déboulonner les statues que les mythes bâtis en leur sein. Arrivée au Musée Picasso à l'automne, Cécile Debray a tout de suite mis le sujet sur la table : «*La figure de Picasso vit comme beaucoup d'autres la vague de contestations, de destitutions, initiée par #MeToo, une remise en cause pour sa relation jugée machiste voire violente aux femmes, portée à travers certains ouvrages et aggravée par des spéculations malveillantes sur les réseaux sociaux*, souligne-t-elle. *Aussi, nombreux sont ceux, plutôt jeunes, qui entendent parler pour la première fois de Picasso à travers ces attaques sur Internet*», alerte encore la directrice qui estime, à ce titre, qu'il y a urgence. Urgence à déconstruire la «*narrative*» Picasso à l'heure où sa réception pose parfois problème. Urgence, pour l'institution référente,

à produire un discours sur la délicate séparation de l'homme et de l'œuvre. Urgence enfin à regonfler les chiffres de fréquentation du musée.



La femme qui pleure (1937) de Pablo Picasso (Tate. RMN/Succession Picasso 2022)

Peut-on parler, dans une notice, de baiser ou d'étreinte, quand il s'agit en réalité d'un viol ? Le terme de «*muse*», encore régulièrement utilisé, est-il approprié ? Est-il judicieux de communiquer sur Picasso le jour de la Saint-Valentin ? Voici quelques-unes des questions que posent, en direct lors des visites de groupes, ou de façon beaucoup plus virulente sur les

réseaux sociaux, les publics, et notamment le public étudiant qui, régulièrement, interpelle les équipes du Musée Picasso. L'expo «Picasso/Rodin» organisée à l'été 2021 et qui mettait en scène la confrontation des deux monstres sacrés, suscita ainsi son lot d'indignations assorties, souvent, d'anachronismes.

«Nouvelles approches en histoire de l'art»

Pas de temps à perdre, donc, pour Cécile Debray et son équipe, qui entendent prendre le minotaure par les cornes. D'une part, en programmant des artistes qui osent enfin bousculer l'image du génie isolé dans sa tour d'ivoire. D'autre part, en organisant un séminaire permettant aux équipes de conservation et de médiation, mais aussi aux agents de surveillance, d'y voir plus clair sur les débats en cours. *«Ces rencontres se feront entre l'équipe du musée et des personnalités extérieures invitées, historiennes et historiens d'art, philosophes ou artistes mais aussi des étudiants, et seront consacrées à des points précis biographiques, historiographiques ou historiques autour de Picasso, comme le thème des femmes qui pleurent et Dora Maar, l'engagement politique, l'articulation entre l'œuvre et la biographie, l'art et la violence... Nous élaborons également de courtes anthologies de textes théoriques sur lesquels se fondent certaines des nouvelles approches en histoire de l'art, afin d'en maîtriser le vocabulaire et les méthodes.»*

Côté programmation, parmi les premiers artistes invités à écorner le mythe, Farah Atassi et Sophie Calle, l'Afro-Américaine Faith Ringgold mais aussi le Jackson Pollock des premières années (1938-1946) ou encore la tonitruante Orlan qui ouvre le bal ce printemps. Ses *Femmes qui pleurent sont en colère*, galerie de portraits post-cubistes, mettent en scène une nouvelle série de self-hybridation de l'artiste (tout en bosses et sourire carnassier) avec le peintre dont elle loue au passage «la réinvention permanente». *«On ne peut plus montrer ces grands maîtres inspirés par des muses, parfois par leur femme de ménage, et laisser ces dernières dans l'ombre, estime Orlan. Il faut dire la colère. Et ce n'est pas pour Dora Maar [artiste et cinquième compagne de Picasso avec qui il entretint une relation dévastatrice entre 1936 et 1946, qui fut longtemps réduite au statut de «la femme qui pleure»] qu'on le fait, mais pour les femmes d'aujourd'hui. En revanche, je ne suis absolument pas pour la censure, sinon il faudrait vider la quasi-totalité de tous les musées du monde.»*

Personnages doublement invisibilisés

Que le musée reste en mouvement, c'est aussi en creux la question que cette affaire soulève. Qui permet de rappeler que l'histoire de l'art non plus, n'est pas gravée dans le marbre. Cécile Debray le sait bien, elle qui signa en 2019 «le Modèle noir» au Musée d'Orsay, exposition qui redonnait de l'épaisseur à des personnages doublement invisibilisés, parce que femmes et noires. Membre du comité scientifique de l'exposition, le nouveau ministre de l'éducation Pap Ndiaye estimait à l'époque que *«cette exposition [faisait] resurgir tout un pan de l'histoire de l'art qui n'était pas dissimulé, mais qui était comme invisible, parce que nous ne voulions pas voir»*.

De la même façon, la passionnante expo tout en paperasses organisée à l'automne 2021 par l'historienne [Annie Cohen Solal](#) au musée de l'Histoire de l'immigration révélait un pan moins connu de l'histoire en montrant que Picasso, avant d'être unanimement célébré par la France, fut régulièrement rejeté par cette dernière peu hospitalière pour «l'étranger» qu'il était. Et pour continuer d'effeuiller l'œuvre et le bonhomme, pourquoi pas également, comme

le suggère Cécile Debray, *«renouer avec des approches plus conceptuelles de son œuvre, réinitier une analyse “iconologique” qui permette de comprendre la très large culture visuelle de Picasso, dont l’univers mental est proche de celui d’Aby Warburg».*

«Nous sommes cernés par une obsession du biographique : les biopics, les docufictions, les témoignages, rappelle en contre-point la directrice du Musée Picasso. L’œuvre d’art a fort heureusement une autonomie propre, plastique, imaginaire, politique.» D’autant, comme le rappelaient pertinemment les deux jeunes conservatrices de l’exposition [Dora Maar présentée à l’été 2019 au centre Pompidou](#), que raconter une histoire c’est toujours *«adopter un point de vue»*. Et que celui-ci permet parfois de renverser les perspectives. *«On a beaucoup dit de Dora Maar, lorsqu’elle s’est mise à la peinture, qu’elle faisait du “sous-Picasso” et que c’est lui qui l’a poussé à renier sa pratique photographique,* raconte Damarice Amao l’une des deux commissaires avec Karolina Ziębińska-Lewandowska. *En réalité la rencontre avec Picasso la fait revenir à son projet de peinture, ce qui n’est pas tout à fait la même chose. Et l’on pourrait tout à fait considérer Guernica comme une “peinture photographique” que l’œuvre de Dora Maar aurait inspiré.»*

Débarrasser Dora Maar du storytelling, de l’emprise du Minotaure, du poids symbolique des électrochocs ou de sa relation à Georges Bataille qui ont souvent fait écran à la reconnaissance de son œuvre, c’était tout l’enjeu de cette exposition qui connut un vrai succès public. *«Nous avons voulu laisser un peu de côté toute la légende et la littérature centrée sur sa psychologie qui n’expliquent en rien sa pratique du photomontage ou son usage du collage,* raconte encore Amao. *Il ne s’agissait pas d’être révisionniste en occultant sa relation avec Picasso mais d’avoir une démarche scientifique.»*

C’est donc sur cette fragile ligne de crête, face à la nécessité d’activer «les vases communicants» en délestant les artistes femmes de leurs apprêts biographiques et en revisitant d’autre part certains pans trop planqués d’une histoire de l’art au masculin, que les historiens de l’art mais aussi les féministes de différentes générations, s’entendent aujourd’hui, appelant, dans un cas comme dans l’autre, à multiplier les points de vue.